

compagnon de son enfance ; est-ce que vous allez laisser sur la route nos défenseurs, mon bon père ?

— Oh ! ce sont de vigoureux gaillards qui ont bon pied, bon œil, et qui n'ont peur de rien, ma fille.

Marguerite fit un geste de contrariété, puis avec cette adresse féminine qui ne manque jamais son effet, elle reprit d'un air boudeur :

— Vous avez raison, mon père, ils n'ont rien à craindre, eux... tandis que nous...

Le vieillard la regarda d'un air étonné.

— Tandis que nous... répéta-t-il ; que veux-tu dire, fillette ?

— Oh ! rien, mon père ; c'est le couvent qui m'a rendue craintive comme une demoiselle de la ville.

— Craintive... mais à quel propos ? nous n'allons pas rencontrer un essaim d'abeilles sauvages à chaque coude de la route.

— Certainement. Où avais-je donc la tête ? Ce que c'est que la peur ! et quand même cet insolent mendiant, vous voyant seul, essaierait encore de vous insulter un peu plus loin, il suffira de la vue de votre fouet pour lui faire prendre la fuite.

— Le mendiant ! dit Melzer, mais je n'y pensais plus. Tu es une fille prudente et avisée, Grettly. Ainsi donc, tu crois ?...

— Je ne crois rien, mon père, reprit la jeune fille, sans cesser de regarder Fritz ; disons adieu à nos amis et partons sans plus perdre de temps.

Mais le bonhomme avait déjà changé d'avis. Il avait réfléchi que le mendiant pouvait, en effet, renouveler son attaque, et qu'en ramenant Fritz et Christly dans sa carriole, il se mettrait à l'abri de cet incident redoutable.

Il se tourna donc gracieusement vers eux :

— Mes chers enfants, leur dit-il, excusez le trouble où je suis, mon intention n'était pas de vous quitter si brusquement. Montez tous les deux dans la carriole.

— Mais, dit Fritz en hésitant, malgré les signes encourageants de Marguerite, votre cheval est déjà si fatigué !

— Montez, vous dis-je, reprit le bonhomme, je le veux ! Le coquin qui nous

a attaqués tout à l'heure serait capable de vous surprendre et de vous jouer aussi quelques mauvais tour.

La jeune fille sourit du succès de son innocent stratagème.

— Quel coquin, père Gaspard ? demanda Fritz étonné.

— Eh ! le mendiant aux abeilles, pardieu !

— Le mendiant aux abeilles ? répéta le jeune chasseur. Ce n'est donc pas le hasard ?...

— Le hasard ! est-ce que tu crois au hasard, toi Fritz, un garçon raisonnable ? Mais le hasard, c'est toujours un méchant gueux qui vous jette une pierre dans les jambes. Montez, et chemin faisant, je vous raconterai notre terrible aventure.

Fritz sauta d'un bond dans la carriole, derrière laquelle Christly, léger comme un chat, grimpa sans oublier son sac.

— Mon garçon, reprit le bonhomme, tandis que je conduis, tout en causant, soutiens Marguerite, car après une si forte émotion les cahots de la voiture seraient capables de la briser, la pauvre enfant !

Fritz obéit silencieusement ; ses yeux s'attachèrent avec une fixité qui tenait de l'extase sur ceux de Grettly, — et le cheval, qui sentait de loin l'écurie, suivit au petit trot le chemin qui conduisait à Nordstetten.

III.

LA MARANNELÉ.

Pendant que la carriole ramenait assez lestement Fritz et son jeune frère au logis, leur mère, la veuve Wendel, attendait leur retour avec une fiévreuse impatience.

Dans le pays, la bonne femme était plus connue sous le nom de la Marannelé. Sa cabane était cachée, comme un nid d'oiseau, dans cette partie de la forêt Noire qui appartient au Wurtemberg, et dépendait du petit village de Nordstetten. Cette mesure isolée, qui abritait la veuve et ses enfants, se composait de deux vastes pièces blanchies à la chaux.

Dans la première, quelques escabeaux boitaient autour d'une table de sapin, et une vieille draperie de serge verte mas-